

EXTRAIT

À la vue de la maison, François s'est empressé d'oublier ses chagrins : il y est né, ne l'a jamais quittée et n'aurait, pour rien au monde, voulu d'une autre vie. C'est d'ailleurs la première chose qu'il avait confiée à Émilienne en lui demandant sa main, quelques semaines après leur fulgurante rencontre. Émerveillée, la petite orpheline élevée au milieu des dentelles et des broderies que vendait sa grand-mère, dans une boutique écrasée par la cathédrale Saint-Corentin, avait, sans la moindre hésitation, accepté de suivre à la campagne le beau jeune homme qui lui promettait de l'aimer toujours.

Le père de François venait de s'éteindre et ses sœurs aînées vivaient à Paris depuis qu'à la mort de leur mère, François n'avait alors pas quatre ans, leur père les avait confiées à une grand-tante dépourvue de descendance qui se proposait de les marier. Les séquelles de la guerre et celles de la Commune s'estompant, Paris offrait ses promesses aux jeunes filles convenablement dotées et Suzanne épousa un officier dont le seul titre de gloire fut d'être écrasé par un fiacre. Veuve à vingt ans et sans grands regrets – elle disait que « les joies du mariage lui étaient restées indéchiffrables » – elle retrouva l'intimité qu'elle aimait par-dessus tout avec Marguerite, sa cadette d'un an. La grand-tante passée de vie à trépas, les deux sœurs refusèrent de quitter Paris et leur père s'inclina : qu'elles restent au diable, son fils lui suffisait. François, qui n'en avait gardé aucun souvenir, ne les avait donc pas invitées et il était venu se marier à Kemper en la seule compagnie de son témoin, Younig Mellec. Une simple messe basse, à la cathédrale tout de même.

Après la cérémonie, les nouveaux mariés étaient allés se faire photographier et François avait embarqué Émilienne et sa grand-mère dans la calèche fleurie par Maria. Le repas de noces les attendait à Kergalin, ce qui avait permis à François de présenter la nouvelle maîtresse de la maison aux employés et aux voisins.

Bientôt Maxime s'était annoncé : un gros poupon braillard accroché au sein de sa mère, si fière de son nouveau-né qu'elle n'avait plus d'yeux que pour lui ! L'enfant a grandi facilement, sa santé, son éducation, tout est allé de soi.

Les autres ont suivi, les jumeaux d'abord, Madeleine ensuite, et aussi ceux qui n'ont pas voulu vivre. Leur père n'a pas éprouvé de chagrin, plutôt de la rancœur, à l'égard de ces promesses d'enfants non tenues. Quand François-Marie, le petit dernier, était mort d'une de ces maladies qu'on ne savait pas nommer, il avait même pensé que c'était juste : il n'y avait pas de place pour deux François dans la même maison.

François a gardé pour lui cette idée qui lui a fait peur : comment savoir si elle n'était pas responsable de la mort de l'enfant ? Quant à la transformation d'Émilienne, devenue comme une étrangère agrippée à son chapelet et à son mouchoir, comment savoir si elle n'était pas sa punition ?

Le cheval passe sous l'arche qui mène à la cour de la ferme.

Maxime en sera donc le prochain maître, certes, mais pas tout de suite : son père est bien décidé à vivre longtemps et il faudra d'abord que le garçon plie... François le comprend de moins en moins, ce Maxime... Les études lui auront farci la tête de fariboles... Et cette allure, avec ses lunettes, ses cheveux plaqués en arrière et son air délicat ! Il est grand temps d'en faire un homme...

Après tout, la guerre s'en chargera !